trône de Dieu. Tout le jour se passe dans les conversations de Dieu, les visions, les chants et les festins célestes.

En voilà assez, je crois, sur ce chapitre. Je laisse cependant ce qu'il y a de plus frappant.

La plus grande beauté du *Paradis Perdu*, c'est Adam et Ève. Il y a là des pages d'une ravissante poésie, un parfum de grâce et de beauté dont il n'y a pas d'exemple dans la littérature ancienne. Les conversations de nos premiers parents, sous les berceaux gracieux de l'Eden, au milieu des plus belles scènes de la nature, leurs entretiens avec les anges, le récit que le père du genre humain fait à l'Archange Raphaël de son entrée dans la vie et des conversations familières avec Dieu; la prière d'Adam et d'Ève, le matin, quand les chants des oiseaux et les premiers rayons du jour les réveillent après le paisible sommeil de la nuit, sont des beautés aussi charmantes que nouvelles. On regrette seulement que Milton oublie parfois que ses héros sont dans l'état d'innocence et qu'il leur prête un langage trop passionné pour cet heureux état.

Le but du poète est de justifier la providence. Il prouve très-bien l'extrême miséricorde qui tempère la justice divine. On regrette seulement que Dieu parle si souvent et en tant de paroles.

Pour tout résumer, il n'y a peut-être pas de chant du *Paradis Perdu* où ne se trouvent des beautés supérieures. Mais le poème gagnerait à être abrégé de moitié. Les deux derniers chants surtout paraissent bien longs. C'est là que Milton a le mieux montré son protestantisme. Son ouvrage ne manque pas d'erreurs grossières; elles y sont en nombre. Les déclamations n'y font pas non plus toujours défaut. Les ignobles railleries contre les moines l'ont fait descendre au niveau des insulteurs de bas étage. Il est rare que les régicides comprennent l'héroïsme. Il ne faut pas s'étonner du tort que Milton se donne contre les moines. Mais peut-être le *Paradis des fous*, où il les place, vaudra-t-il mieux pour l'éternité que le paradis des puritains et des régicides, où Cromwell sera le soleil, et Milton humble planète, tournant autour de cet astre unique de toute grandeur et de toute vertu.

X

KLOPSTOCK

Milton avait matérialisé le monde spirituel. Klopstock va se perdre dans le nuage.

La *Messiede* est une œuvre infiniment plus religieuse que le *Paradis Perdu*. C'est une tendre effusion de la piété chrétienne, une poésie vraiment religieuse. Malheureusement ce poème est trop long, les uns disent de dix chants, et moi je pense de dix-huit.

Le poète a eu deux malheurs qui font un grand tort à son œuvre. Le premier, c'est de rappeler sans l'égaliser l'inimitable simplicité de l'Évangile. Le sujet est si au-dessus de l'homme qu'il n'y a que Dieu lui-même qui le puisse traiter dignement. Encore l'Esprit-Saint s'est-il astreint à la simplicité la plus parfaite, comme s'il eût désespéré d'égaliser la grandeur du sujet par les magnificences de la parole humaine.

Le second malheur de Klopstock, c'est qu'il était protestant. Le protestantisme est généralement froid et réservé avec Dieu, où il se perd dans une mysticité nuageuse. Rien ne pouvait être plus fatal dans un pareil sujet.

Le protestantisme a fait manquer à Klopstock ce qu'il y a de plus beau dans son sujet, l'Eucharistie et la Ste. Vierge. L'histoire de la Rédemption ne se conçoit pas sans l'Eucharistie, qui est son terme et son complément. Sans la foi à ce mystère le christianisme devient froid parce qu'il manque d'amour. Car on aime peu à distance. Au lieu de blâmer le culte de la Ste. Vierge, il eût pu écrire en l'honneur de cette seconde mère du genre humain les pages les plus suaves et les plus douces que jamais la piété filiale ait inspirées à la poésie.

La *Messiede* est l'expression la plus fidèle et la plus poétique de la piété protestante. Mais le génie de Klopstock n'a pu donner la vie à sa religion. Son œuvre, pleine de tendres épanchements et de créations nouvelles, est lourde, froide et entrayeuse dans l'ensemble. Elle met le lecteur dans une sorte de nuage où elle le berce constamment et d'où il voit tout sans rien voir et entend tout sans rien entendre. Elle n'endort pas comme la *Henriade* d'un profond sommeil; elle nous jette, après deux ou trois chants, dans un état de demi-sommeil d'où il est difficile de sortir pendant le reste du poème.

Pour dire tout en un seul mot, la *Messiede* a des épisodes touchants, de beaux passages; mais dans l'ensemble elle a un grave défaut dont un poème ne se relève pas: elle ennue.

XI

Le sujet de Klopstock avait été traité depuis longtemps, dans la seule épopée qui le peut exposer dignement, la Bible.

La Bible est la plus grande, la plus divine et la plus humaine de toutes les épopées. Elle chante la rédemption du genre humain et toutes ses relations avec la terre et le ciel. Son héros c'est Jésus-Christ, toujours présent à chaque page de la Bible. Il est le centre où reviennent toutes les paroles et tous les détails.

L'exposition se fait avant le temps dans les splendeurs de l'éternité. L'intrigue se passe dans le Temps. Le dénouement après la destruction du Temps. L'acteur principal c'est le Fils de Dieu. Celui qui vient ensuite c'est le genre humain. L'obstacle c'est Satan avec ses légions.

On ne trouvera nulle part plus que dans la Bible cette unité vivante qui fait de tant de parties diverses un tout harmonieux, parce que toutes les idées y sont subordonnées à une pensée unique. Et aucune pensée n'est au-dessus de celle-là. C'est la pensée de Dieu.

Aucun poème, aucune littérature n'a eu cette variété prodigieuse dans l'unité organique la plus parfaite. N'ai-je pas raison de croire que la Bible est la plus parfaite de toutes les épopées, comme la plus parfaite de toutes les littératures, et que le premier poète et le premier artiste, comme le premier penseur, c'est toujours Dieu?

XII

Avant que je prenne congé de lui, le lecteur aimera peut-être à savoir ce que je pense de l'épopée française. Je ne sais pas ce que c'est. Vous n'êtes pas assez brouillé avec tout ce qui touche à l'Art de près ou de loin, pour me parler de la *Henriade*. Cela ne vaut pas la peine d'être nommé.

Et le *Télémaque*? J'estime tout à fait Fénelon. Je le crois l'homme le plus complet et le plus grand génie de son temps. Mais le *Télémaque* est trop païen pour être chrétien et trop chrétien pour être païen. C'est un ouvrage merveilleusement écrit et composé, mais faux et froid.

Et les *Martyrs*? Les *Martyrs* ont des pages admirables. Ils ont le tort de se croire un poème épique. L'épopée française moderne est encore à trouver.

FIN

N. B.—Ce qui suit a été omis au chapitre de la poésie lyrique et devait venir à la page 443, numéro du 10 septembre.

DE LA POÉSIE LYRIQUE

(Suite.)

Nous retrouvons dans les hymnes de l'Église, la plupart écrites après le grand siècle chrétien, la même élévation d'idées et de sentiments, la même inspiration, le même esprit de prière, les épanchements et les supplications à Dieu d'un cœur tourmenté par les douleurs de la vallée des larmes et la pensée à la fois terrible et douce de l'éternel avenir. Cette poésie rude et incorrecte, qui chante au milieu des saintes harmonies, aux jours de triomphe et de joie de l'Église, comme aux jours de deuil et de pénitence, n'est-elle pas la vraie poésie de la foi, de l'enthousiasme, des larmes, de l'espérance et de l'amour?

Je laisse de côté la poésie liturgique de l'Église Grecque-Romaine, si féconde en inspirations nobles et élevées comme en gracieuses images. Je ne sors pas de ces chants que tout le monde entend et que tout le monde chante par cœur sans les connaître, sans se douter qu'il y a là une poésie sublime et presque divine. Quelle ode égale l'enthousiasme du *Te Deum*, ce chant de triomphe et de reconnaissance qui retentit encore dans nos églises après les grandes victoires et dans toutes les grandes allégresses des hommes, de la patrie et de l'Église? Quel chant d'allégresse à comparer à la prose de Pâques, si vive, si entraînante, si rapide: *Victime Paschali laudis*? Quel poète a jamais surpassé les inspirations touchantes et gracieuses des proses de la Ste. Vierge, le pathétique et l'onction du *Stabat Mater*, de l'*Inviolata et Salve Regina*? L'office du St. Sacrement, composé par St. Thomas d'Aquin, exprime dans des odes pleines de simplicité et d'élévation les plus touchantes effusions de la foi et de la piété chrétienne. L'hymne de la Dédicace, *Celestis urbs Jerusalem*, est une poétique description de la Jérusalem céleste qu'avait vue le dernier et le plus grand des prophètes, St. Jean. L'office des morts seul renferme plus de poésie que toutes les odes de Pindare et d'Horace. Rien n'égale peut-être la simplicité majestueuse et terrible du *Dies Irae*, ce chant de deuil, d'épouvante et de pitié qui présente le plus sublime tableau de terreur et ce que la prière a de plus animé et de plus touchant.

Que d'heureuses inspirations nous trouverions encore parmi ces innombrables compositions lyriques, dont les auteurs restés inconnus exprimaient cependant mieux que tous les poètes profanes ce qu'il y a de plus élevé et de plus lyrique dans les émotions de l'âme humaine? Mais je ne veux pas trop insister à prouver l'évidence.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro)

NOS GRAVURES

MONSIEUR RACINE

Mgr. Antoine Racine est né à St. Ambroise, le 26 janvier 1822, il est par conséquent dans sa 52^{ème} année. Son père, Michel Racine, était un brave et honnête forgeron, dont la demeure située sur les bords de la chute St. Charles près du village Huron de Lorette, est occupée aujourd'hui par un de ses fils pratiquant le même métier. Le premier ancêtre de cette famille en Canada, Etienne Racine, un des premiers habitants de la Côte de Beaufort, avait épousé le 22 mai 1638, Marguerite Martin, fille d'Abraham Martin qui a donné son nom aux *plumes d'Abraham* et qui fut le premier propriétaire du terrain sur lequel est bâtie l'église St. Jean, desservie avec tant de bonheur et de succès depuis vingt-un ans par Mgr. Racine. Sa mère, Marie Louise Pepin, vénérable octogénaire, demeure depuis bien des années avec Mgr. Racine qui lui prodigue toutes les marques d'estime et d'amour filiale qu'elle mérite.

Dans l'hiver de 1830, M. Racine alla commencer ses éléments de latin chez son grand oncle maternel, le Père Bédard. Il entra au Séminaire de Québec en 1834 et pendant son cours d'étude il fut toujours estimé de ses condisciples et de ses supérieurs. Aimant l'étude et ardent au travail comme il l'a toujours été depuis, il savait vaincre toutes les difficultés de manière à conserver au moins une place toujours honorable dans ses classes s'il n'était pas à la tête. Les prix nombreux qu'il a remportés sont une preuve que ses compagnons de classe les plus capables avaient en lui un émule non ordinaire. Grande fut la joie parmi les confrères et les supérieurs lorsqu'il fut décidé que cet écolier distingué allait prendre la soutane et se consacrer au service des autels.

Chargé d'une classe importante pendant son Grand Séminaire, il remplit ses devoirs de professeur avec ce tact, ce talent et cette régularité qui caractérisent sa conduite en toute chose. M. Racine eut pour confrères au Grand Séminaire NN. SS. Taschereau, Horan, Langevin, Sweeny du Nouveau-Brunswick, et McIntyre de l'Île du Prince Edouard.

Ordonné prêtre à Québec, le 12 septembre 1844, il fut nommé vicaire à la Malbaie où il eut successivement pour curés MM. Bouret aujourd'hui curé de St. Isidore, et Beaudry curé de Charlesbourg. Là commencèrent à briller ses qualités de bon prêtre et ses talents d'orateur. Aussi la paroisse de la Malbaie et les paroisses voisines conservent de lui encore un heureux souvenir.

En 1849, il fut nommé premier curé de Stanfold. Jeune, plein de santé, de zèle et de courage, ayant à desservir trois missions, il put donner un libre cours à sa brûlante activité. Les habitants de Stanfold n'oublieront jamais ce qu'a fait pour eux leur premier curé. Tout était à

créer; point de presbytère ni de sacristie, une petite chapelle à peine close et logeable, et, parmi ces habitants des Bois-Francs, peu de ressources. Cependant, il sut tout mettre en ordre et donna même à sa chapelle le luxe du premier clocher qu'on ait vu briller dans ces endroits. Si le chemin de fer passe aujourd'hui dans le beau village de Stanfold, c'est à lui et à la coopération de l'honorable Louis Richard que la paroisse le doit, car il devait passer dans une autre direction.

Mais les missions confiées à ses soins n'étaient pas un champ suffisant pour ce travailleur infatigable, et ses vues s'étendaient à tous les Cantons de l'Est, sur une partie desquels la Providence l'appelle aujourd'hui à exercer la paternelle autorité d'évêque. La vue des misères des braves colons des Bois-Francs, les persécutions des grands propriétaires et l'apathie du gouvernement avaient enflammé son patriotisme, et pendant tout le temps qu'il fut à Stanfold il travailla constamment à améliorer la position des habitants de ces contrées nouvellement établies. Ce fut sous son inspiration et sa direction que les douze missionnaires d'alors publièrent *Le Canadien Emigrant*, brochure importante au point de vue de la colonisation, qui eut alors un grand retentissement.

En 1851, M. Racine quitta Stanfold, au grand regret de toute la population, pour aller à St. Joseph de la Beauce qu'il ne desservit que pendant près de deux ans. Dans ce peu de temps cependant il avait fait faire d'importants travaux et il en méditait de plus importants encore lorsqu'il fut nommé, à la St. Michel 1853, desservant de l'église St. Jean de Québec, où pendant vingt-un ans il n'a cessé de jouir de l'estime de toute la ville en général, et en particulier des fidèles confiés à ses soins.

LES MUSES, PAR PAUL BAUDRY

Paul Baudry! un nom qui est aujourd'hui dans toutes les bouches et sous toutes les plumes! un nom auprès duquel s'effacent en ce moment tous les autres noms!

Cette clameur unanime n'est que la légitime récompense d'une œuvre colossale: les peintures décoratives du foyer public de l'Opéra.

Ces peintures, au nombre de trente-trois, retracent l'histoire complète de la Musique depuis les âges primitifs jusqu'aux temps actuels, depuis Amphion jusqu'à Auber. Allégories puissantes, épisodes gracieux figures magistrales,—c'est une incroyable profusion, et le plus prodigieux déploiement de force et d'éclat qui se soit vu depuis Eugène Delacroix. L'impression qui en résulte est voisine du vertige; mais peu à peu ce vertige se dissipe pour faire place à une admiration presque sans réserves.

M. Paul-Jacques Baudry a quarante-six ans.

C'est un prix de Rome, cela va sans dire. Il n'a pas été longtemps à se faire remarquer. On se souvient du *Supplément d'une vestale*, de *l'Enfant et la Fortune*, de *la Perle et la Vague*, de *Charlotte Corday*, etc.

Jusqu'à là, il y avait un bon peintre, mais rien de plus. M. Baudry attendait une occasion souveraine pour affirmer son tempérament. Cette occasion s'est produite dans les conditions que l'on sait. Huit années ont été consacrées par lui à un labeur pour lequel ce n'eût pas été trop autrefois d'une vie toute entière.

On peut dire que l'École Française vient de se placer très-haut par les peintures décoratives de M. Paul Baudry.

Ce qu'on ne saurait assez y louer, c'est la facilité apparente, l'air d'improvisation, la liberté avec laquelle ces nombreux personnages se meuvent, agissent, et semble réellement possédés du démon musical.

La lumière et la transparence sont aussi au nombre des dons heureux qui éclatent dans les toiles du foyer du nouvel Opéra.

M. Paul Baudry s'est peint lui-même dans une de ces compositions, à la façon d'un grand nombre de maîtres. Il s'est représenté modestement dans un coin du Parterre, à côté de son frère, Ambroise Baudry, et de son ami, Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra.

LES ÉMIGRANTS

Avant de nous arriver, ils ont dû se séparer de parents, d'amis, de la patrie enfin. Ils partent le cœur brisé, mais avec l'espoir de faire fortune.

LA SECONDE MÈRE

Charmant tableau où chacun retrouvera un souvenir, même une affection.

N. B. Nous avons omis, en publiant la gravure des arcs de triomphe érigés à Québec à l'occasion du deuxième centenaire, de dire que cette gravure était d'après une photographie de Vallée, photographe bien connu dans la capitale.